

LE SAVOIR-ETRE : LE DEFI DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

KOUASSI FERNAND GNAHOUE

Université Peleforo Gon Coulibaly (UPGC)

akimoi2002@yahoo.fr

Résumé

Que vise aujourd'hui l'enseignement supérieur ? Répondre à cette question, c'est établir dans l'arrière chambre le programme de vie de tout apprenant en sachant que l'enseignant et l'enseigné restent tous soumis à l'apprentissage, puisqu'il est de notoriété que l'on ne finit jamais d'apprendre. Ces programmes doivent viser aussi bien la formation à l'esprit libre, à la citoyenneté éclairée, qu'au travail qualifié. Ce triptyque qui doit intégrer de ce fait le savoir, le savoir-faire et le savoir-être semble sacrifier le savoir-être qui dispose les esprits aussi bien à la vie communautaire qu'à la vie professionnelle, au profit et au prétexte de la compétence dans le but de résorber les questions importantes de chômage.

L'enseignement supérieur, devenant un laboratoire de formation au savoir-faire, mérite d'être à nouveau appréhendé sous le prisme de vecteur d'émergence des valeurs et se dévoiler comme cadre de formation à la vie sans être exclusivement un laboratoire destiné au monde ultra mercantiliste de l'entreprise. Comment atteindre un tel objectif ? L'enseignement supérieur devra demeurer un creuset crucial à la formation humaine en développant un cheminement complémentaire à ce que les apprenants vivent dans leur propre recherche de sens et la construction de leur personnalité. Adossé à la méthode analytique, nous proposons la philosophie comme discipline transversale à enseigner. En effet, en tant que questionnement fondamental touchant le mieux les convictions personnelles et inscrite dans le cadre universitaire entendue comme l'univers en miniature, son action se propose d'irradier la cité par son enseignement au savoir-être, garant d'une société plus sereine.

Mots clés : *enseignement supérieur, savoir, savoir-faire, savoir-être, valeur*

Abstract :

What is the aim of higher education today? Answering this question means establishing in the back room the life program of every learner, knowing that the teacher and the taught all remain subject to learning, since it is well known that we never stop learning. These programs must aim at training for a free mind, enlightened citizenship, and skilled work. This triptych, which must therefore integrate knowledge, know-how and interpersonal skills, seems to sacrifice interpersonal skills that prepare minds for both community life and professional life, for the benefit and under the pretext of competence in order to resolve the important issues of unemployment.

Higher education, becoming a laboratory for training in know-how, deserves to be re-apprehended through the prism of a vector for the emergence of values and to reveal itself as a framework for training in life without being exclusively a laboratory intended for the ultra-mercantilist world of business. How can such an objective be achieved? Higher education must remain a crucial crucible for human training by developing a complementary path to what learners experience in their own search for meaning and the

construction of their personality. Backed by the analytical method, we propose philosophy as a transversal discipline to be taught. Indeed, as a fundamental questioning that best affects personal convictions and is part of the university framework understood as the universe in miniature, its action aims to irradiate the city through its teaching of know-how, guaranteeing a more serene society.

Keywords: *higher education, knowledge, know-how, interpersonal skills, value*

Introduction

Plus que d'ordinaire, le monde a besoin de paix tant il est traversé par des crises dont les particularités en font des réalités inédites qui troublent aussi bien la société dans sa structure que les cœurs et les esprits des individus. Comment palier à ces situations de crise multiformes qui, si elles ne sont des guerres, en sont tout au moins des préludes ? Dans l'acte constitutif de l'Organisation de Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (UNESCO), il est déclaré que « les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix ». Les États, en souscrivant à cette organisation, admettent que l'éducation est le moyen par excellence de disposer de la paix, pas seulement en tant qu'absence de guerre mais aussi en tant que comportement puisque, selon le mot du premier Chef de l'État ivoirien, Félix Houphouët Boigny, « la paix n'est pas un vain mot, mais un comportement ». Or, l'entreprise éducative est d'autant difficile et complexe qu'elle explique l'intérêt pour l'enseignement supérieur en tant qu'aboutissement structurel et institutionnel de modélisation des esprits à la vie sociale. Et puisque difficile est le chemin, les universités ne peuvent se dérober de cette responsabilité qui, en dernière analyse, est leur chemin.

Pour ce qui est de notre analyse, elle se révèle comme une réflexion sur la question du savoir-être en tant qu'exigence liée à la problématique de la formation dans nos universités.

Penser ou vouloir un enseignement supérieur en mesure de forger les esprits à une insertion communautaire et professionnelle est pour nous le signe d'une rupture entre le savoir et le savoir-faire ; c'est-à-dire une rupture vécue comme crise entre socialisation et professionnalisation que traverse notre temps et pour laquelle la philosophie nous donne des éléments substantiels de dépassement par le savoir-être.

L'odyssée de la pensée réflexive qui est la nôtre peut être ainsi appréhendée sous l'intitulé : « Le savoir-être : le défi de l'enseignement supérieur ».

Adossé au cadre théorique d'une philosophie de l'exaltation de la vie, celle de Nietzsche, notre objectif est de montrer que l'enseignement transversal de la philosophie à tous les champs du savoir au niveau de l'enseignement supérieur est susceptible d'ouvrir les horizons d'une nouvelle espérance en tant que promesse liée à l'avènement d'une société plus humaine portée par des valeurs sociales inclusives pour la construction d'une humanité plus apaisée.

Mais alors, quelle est la nécessité, pour l'enseignement supérieur, de relever le défi du savoir-être ? Se proposer de ternir un discours discursif qui se donne comme solution à un tel problème exige auparavant de répondre aux interrogations qui le font se tenir et que nous appréhendons sous les formulations qui sont les suivantes : comment les savoir et savoir-faire se disposent-ils comme les compétences les plus en vue au niveau de l'enseignement supérieur ? Intrinsèquement, ces deux compétences ne fondent-elles pas la nécessité du savoir-être comme aptitude indispensable ? La philosophie, en tant qu'elle est une discipline des humanités et en sa spécificité, n'est-elle pas celle dont le rôle est enclin à imprégner la société de savoir-être par la médiation de son enseignement au supérieur ? En définitive, ces interrogations culminent et se maintiennent en une seule qui est celle de savoir : l'enseignement supérieur peut-il être un laboratoire d'émergence de valeurs humaines reflétées dans le savoir-être tout en maintenant sa vocation de temple du savoir et de laboratoire du savoir-faire ?

Notre sujet, tel que présenté, suggère que le savoir-être est une qualité ou une compétence moins coptée qui exige de l'enseignement supérieure une réappropriation. Pour conduire notre argumentaire, la méthode analytique préside à notre démarche en vue d'atteindre notre objectif dont la déclinaison tient en trois moments essentiels. Ces trois moments se rationnent d'abord par la prédominance du savoir et du savoir-faire dans les universités, ensuite par la saisie du savoir-être comme une aptitude indispensable, et enfin par le rôle de la philosophie pour l'imprégnation de la société de savoir-être.

1. La prédominance du savoir et du savoir-faire dans les universités (l'enseignement supérieur)

L'objectif que visent les établissements d'enseignement supérieur, ainsi que le conçoit Nietzsche, peut être récapitulé à travers l'idée suivante :

faire en sorte que vive l'éducation entendue à la fois comme « formation » et « culture ». Mais comment cela est-il possible ? Pour ce faire, il y a une exigence de garantir les conditions institutionnelles pour que surgisse l'individualité géniale. En d'autres termes, l'enseignement au supérieur, de par ce qu'il vise, doit proposer à la société des individualités forgées à l'élitisme dont la vocation est de hisser celle-ci aux mieux de sa possibilité. Or, une société qui se trouve être au mieux de sa possibilité est celle qui parvient à faire briller sa culture. Ce qui apparaît le plus essentielle, c'est de comprendre que la formation n'est pas faite pour elle-même. Elle tient pour objectif l'intégration des différences et singularités individuelles dans un tout social qui mérite l'adhésion ou suscite l'admiration d'autres sociétés. Fondé par une telle appréhension de ce que doit viser l'éducation, la pensée de Nietzsche nous apparaît comme un socle substantiel pour cette partie de notre analyse. Les problématiques liées à l'enseignement supérieur doivent être abordées dans leur contexte. Convoquer Nietzsche aujourd'hui dans l'abord de cette question serait faire preuve d'un anachronisme criard, preuve d'une déconnexion des réalités actuelles. Sauf que, la critique nietzschéenne suggère une perception de l'éducation entendue comme une démarche, un procédé et comme une institution, émanant de l'idéal de la Grèce de l'antiquité, qu'il considère comme étant l'unique et « seule [vraie] patrie de la culture » (F. Nietzsche, 1973, p. 113). La référence de Nietzsche à l'antiquité grecque est donc une caution qui ne milite en rien à une disqualification de sa pensée sur ce sujet de l'éducation ; puisque c'est par sa culture d'hier que la Grèce irradie la culture ou civilisation universelle telle qu'elle est aujourd'hui en tant que sa sève nourricière, bien que lointaine. C'est pourquoi, parlant de la tradition et de la culture des Hellènes, F. Nietzsche (1973, p. 78) conçoit qu'« il n'est pas fortuit qu'elles soient mêlées à nous et non posées sur nous comme un vêtement : traces vivantes d'importants mouvements de culture, dans certain cas "matériel domestique de nos aïeux", elles nous unissent au passé du peuple » .

En interrogeant la culture Occidentale de son temps, sous le prisme des valeurs, en tant qu'elle est la résultante de l'éducation, Nietzsche met en relief un trait caractéristique majeur de ce qu'est de nos jours l'enseignement, la culture de manière plus générale. Notre société aujourd'hui se trouve, en effet, façonnée et fascinée par la culture de la spécialisation dont les aboutissants ne sont ni plus ni moins que le signe

d'une revue à la baisse des contenus. On en arrive dès lors à la prescription d'un enseignement et d'une recherche qui pâtissent d'un émiettement. Ce pâtir a ceci de particulier qu'il a pour corollaire une inadéquate saisie, désormais partielle et partielle, de l'homme qui se donne en réalité comme un tout et partant son développement effectif en tant qu'être humain pris à la fois dans toutes ses dimensions. Par la spécialisation de plus en plus pointue, l'Enseignant-Chercheur et le Chercheur spécialiste, au niveau de l'enseignement supérieur, appellent une aptitude appréhendée comme compétence qui évacue les autres champs de savoir. Il y a, comme une ligne de démarcation infranchissable établie entre les savoirs qui sont regroupés sous les vocables de savoirs fondamentaux pour les uns et savoir appliqués pour les autres. On cantonne respectivement d'un côté le règne du savoir et de l'autre celui du savoir-faire. Ce hiatus est bien ce qui prévaut aujourd'hui et se fait encore plus remarquable au niveau du monde francophone. La marche et la démarche philosophiques enjoignent à un éclairage plus général et englobant.

En général, dans le monde francophone, la nomenclature de l'enseignement supérieur s'accommode de deux types d'établissements : les universités et les grandes écoles. Si ces deux institutions offrent des formations de qualité, elles présentent néanmoins des différences notables en termes de structure, d'accès et de débouchés professionnels. Ainsi, alors que les premières se proposent d'offrir des formations fondamentales, les secondes sont orientées vers la dispensation de formations appliquées qui disposent les apprenants au monde de l'entreprise. Alors que le savoir et le savoir-faire sont associés respectivement aux formations fondamentale et appliquée, on conçoit d'ordinaire que le savoir-être est toujours associé au savoir et au savoir-faire. La légitimité d'une telle mise en relation tient de la racine commune de ces termes qui est le savoir. Dès lors, le savoir se positionne comme la condition sine qua non quant à cette mise en relation l'occurrence est la complémentarité établie entre ces trois compétences. Cependant, dans le milieu de l'enseignement supérieur, aujourd'hui, ce qui trouve le plus de prégnance relève du savoir et du savoir-faire. La synonymie établie entre Université et l'expression « Temple du savoir » est évocatrice à ce propos. L'université semble n'avoir pas pour objectif principal l'insertion professionnelle mais bien la formation théorique faisant des apprenants de simples réceptacles de connaissances. Elle semble portée à évacuer

dans ces conditions le savoir-être. D'ailleurs, une observation des plus banales peut permettre d'établir que ce qui est préoccupant dans une université est le savoir. En effet, dans la sphère universitaire, reconnaître les étudiants n'est pas une donnée évidente par l'administration centrale au point de se soucier de son savoir-être. C'est dire que ce qui y prévaut relève plus du savoir et peu du savoir-faire dans la majorité des cas que du savoir-être. La formation à ce niveau s'accommode plus à la théorique en cela qu'elle met l'accent sur la compréhension des concepts fondamentaux d'un domaine particulier. Portée par une telle disposition, la formation dans les universités entreprend de fournir un fondement solide de savoirs théoriques déterminés par la pensée critique en aidant les apprenants à décrypter, examiner et ajuster les idées complexes. Ce procédé a ceci de particulier qu'il offre à l'apprenant des connaissances théoriques à même de s'appliquer, s'adapter facilement à des situations variées, procurant une adaptabilité dans leur domaine. Cette appréhension de l'université, particulièrement, dans les contrées africaines peut être handicapant pour la formation des apprenants. En effet, toute formation, aussi pointue et spécialisée qu'elle puisse être, est sensée prendre en compte tout l'homme, aussi bien par la formation fondamentale que par la formation appliquée.

Les produits finis ou encore les diplômés des grandes écoles bénéficient, pour leur part, d'une attention particulière qui se traduit par l'importante reconnaissance de ceux-ci sur le marché de l'emploi aussi bien en interne qu'à l'externe. Les entreprises, en a point douter, approuvent de manière assez considérable leur formation spécialisée et leur expérience professionnelle acquise lors des stages ou des projets menés en partenariat avec le monde économique. Cette dernière formation, sanctionnée d'immersion dans le monde de l'entreprise et appréciée dans l'univers professionnel est la preuve et le baromètre de l'indication concrète du point d'honneur accordé au savoir-faire. En effet le savoir-faire se dévoile comme la compétence liée à une profession en tant qu'elle est l'ensemble des qualités opérationnelles. Ainsi, le parcours bien connu dans une Grande École tient pour essentiel le processus d'apprentissage d'un étudiant avec une montée en compétences ascensionnelles pendant une durée déterminée. Il a pour but de préparer dans un premier temps pour ensuite aboutir à un métier.

Le trait d'union majeur de ces formations doit être le savoir-être. Comme on peut le constater, le savoir et le savoir-faire restent les points

d'attraction en tant que compétences les plus en vue dans la formation au niveau de l'enseignement supérieur. La traduction en curricula de formation des besoins des entreprises atteste de cette réalité en défaveur du savoir-être. Cet état de fait, produit d'une société (dont les individus sont en rapport avec le mode de production) fondée sur le libéralisme et le capitalisme, dispose moins les esprits à affronter ses revers dont les corollaires sont des malaises et des crises existentielles fortement marqués et exprimés à travers le chômage, la crise migratoire, l'extrémisme, le terrorisme et mal vécus aussi bien individuellement que collectivement. Le savoir-faire, bien qu'il dispose de levier pouvant conduire au savoir-être, reste beaucoup moins englobant. En effet, le savoir-être, parce qu'il est lié aux valeurs humaines, nécessite qu'il transcende le cadre familial et les relations amicales et les études. Dès lors, il doit s'appréhender comme un comportement qui vise une conduite adéquate indépendamment du cadre spatio-temporel pour se révéler comme un art de vivre. Mais qu'est-ce qu'un savoir s'il ne trouve point d'ancrage expressif au fin d'éprouver l'habileté faisant du savoir-faire une compétence nécessaire ? Et qu'est-ce qu'un savoir-faire s'il n'est soutenu par des valeurs qui priorisent l'être humain doué de dignité et saisi dans toutes ses dimensions dont le savoir-être est le nom ?

2. Le savoir-être : une aptitude indispensable

Dans son discours du 25 Août 1753 à l'Académie française, Georges-Louis Leclerc de Buffon affirmait que « le style c'est l'homme même ». À travers cette expression, il fait du style une spécificité de l'homme. La lecture de cette définition de l'homme par le style suggère que le savant qui dispose de sa science, de son savoir et décide de la communiquer, il ne peut la transmettre adéquatement s'il n'inscrit celle-ci dans une forme appropriée. Pour que le savoir puisse être productif et donner de la fortune, il la faut surpasser en lui octroyant la forme susceptible de conférer la dimension plus noble. C'est pourquoi, si le style fait l'homme, il est nécessaire d'interroger le style exprimant l'idée de manière d'être qui est logé dans le concept de savoir-être. Mais qu'est-ce qu'un style si ce n'est le mode opératoire qui exprime la singularité d'une personne ? C'est dire que le style peut être appréhendé comme un choix opéré dans un ensemble de dispositions pour traduire fort logiquement notre personnalité. Or, cette dernière (notre personnalité) est liée à notre être

en tant qu'il accepte d'être dignement et socialement façonné pour la promotion de l'homme mais surtout de l'humain. La personne, parce qu'elle est appelée à jouer un rôle, ainsi que le suggère l'étymologie du mot (« persona » qui désignait le masque derrière lequel l'individu se tient), doit s'effacer pour faire place à un personnage. Or, il est bien connu qu'un personnage reflète une fonction et une dimension publiques. Dès lors, on pourrait comprendre pourquoi, en son appréhension juridique, le terme de personne est utilisé pour désigner celui qui a une existence civile et des droits. Ainsi, l'idée de personne, à partir d'une telle acception, ne saurait que s'entendre comme émanation de la morale en tant qu'elle constitue le creuset des valeurs qui portent l'homme à la grandeur et à la dignité. Si tant est qu'aujourd'hui, dans notre société de consommation, ce qui n'a pas de valeur c'est quelque à laquelle on n'accorde aucun prix, il convient tout de même de faire le constat que dès l'instant où une chose possède beaucoup de valeur, elle n'a pas de prix. Elle dépasse le cadre du mesurable. C'est exactement ce que représente l'humain en cela même qu'il est dignité. Mais comment peut-on prétendre à la dignité si notre savoir et notre savoir-faire ne sont portés par le savoir-être pour leur donner une saveur acceptable ?

Le savoir-être, c'est l'aptitude à savoir me tenir en tant qu'elle détermine ma personnalité. C'est ma manière d'être ; celle qui sous-tend mon action et me rend apte et digne d'intégrer toute société entendue aussi bien comme regroupement humain que comme entreprise professionnelle. Le savoir-être correspond donc à ma capacité à agir et réagir conformément à l'environnement humain et écologique. En tant qu'attitude, le savoir-être doit forger l'aptitude qui rattache la personnalité à son milieu de vie. C'est pourquoi, sans être une compétence, il se donne comme matière à polir par le moyen de l'éducation.

Le système Licence-Master-Doctorat (LMD), en tant que programme architectural qui vise à harmoniser les diplômes universitaires et faciliter la mobilité des universitaires, de par sa configuration, permet de réduire le hiatus entre le savoir et le savoir-faire. En effet, il donne la latitude aux apprenants, parce que l'apprentissage est possible à tout âge, de palier au défaut de savoir-être.

S'il y a dans l'enseignement supérieur une discipline encline à la formation au savoir-être, nul doute que c'est bien la philosophie. En outre, comme le LMD donne la possibilité des enseignements transversaux, et puisqu'il s'agit de former des citoyens portés par la

manière d'être, la philosophie devra être à nouveau appréhendée comme la matrice d'où émerge la dispensation du savoir-être.

3. Le rôle de la philosophie pour l'imprégnation de la société de savoir-être

En sa détermination actuelle, le savoir-être se laisse appréhender comme la qualité personnelle et comportementale d'un individu au sein d'un domaine professionnel. De cette appréhension se dévoile une tentative de réduction du savoir-être au monde de l'entreprise par l'entremise d'une équivalence entre savoir-être et savoir-faire. Tout se passe comme si les relents d'une telle appréciation réductionniste suggèrent que le savoir-être désignait exclusivement le mode d'être et d'agir en entreprise ou en famille. Si une telle conception est compréhensive, elle dénote de ce que le savoir-être, par extension, transcende le monde professionnel et le cadre familial puisqu'il suggère tout aussi un mode d'être qui doit en tout lieu considérer l'homme comme valeur suprême qui se donne dans une altérité toujours présente à moi. Même isolé, l'homme se présente toujours comme un être de relation ; ce qui implique que son savoir-être doit être nourri aux valeurs.

Or, l'être nourri et imprégné de valeurs ne peut changer au gré de n'importe quelle circonstance. Il peut changer de cadre, d'environnement, mais il tient sa personnalité comme ce qui le caractérise en tant que son âme ou son esprit est marqué par le seau des valeurs. Les valeurs, parce qu'elles ne sont guère innées, parce qu'elles sont le fruit de la culture et finalement de l'éducation, elles imposent tout domaine qui vise la donation de sens comme science par excellence.

S'il apparaît hypothétiquement que l'homme est naturellement bon et que la culture est la première cause de tous les maux, il est tout à fait possible de penser que par la culture, l'homme se trouve des dispositions qui sont de nature à lui obtenir des transformations qui sont susceptibles de le faire passer d'une qualité acquise à son contraire ; par exemple d'homme mauvais en homme bon et d'homme bon en homme mauvais. En effet, la culture, en tant qu'elle fait basculer ce qu'il y a d'animal en nous, nous dé-nature. C'est dire qu'elle nous soustrait d'un état initial dit de nature ou état naturel par le bais du rôle certain exprimé à travers le préfixe « dé », expression d'une privation qui vise à donner une nouvelle nature, celle qui est voulue, pensée et par conséquent celle qui vise une

fin particulière. Ainsi, par culture, l'entente qu'il convient d'avoir reste celle qui se propose de façonner et donner de la valeur en « mettant en valeur » ce qui est recherché mais qui est jusque-là en état de latence. L'éducation, chez l'homme, est le vecteur qui permet d'y parvenir ; car si on façonne les plantes par la culture, et ce, grâce à des soins à leurs apporter, c'est par l'éducation qu'on arrive à façonner, transformer les hommes. Par elle, s'enclenche la dynamique processuelle par laquelle l'homme, en mettant entre parenthèse ses tendances naturelles ou en rationalisant celles-ci, se fait homme. Ce qui se cache derrière cette mise entre parenthèse est une négation dont l'aboutissement est la disposition de soi à intégrer des règles qui imposent discipline et contrainte. Puisque les hommes, parce qu'ils sont toujours en relation, se modélisent en permanence, on est légitimement porté à penser qu'ils se font et se défont, se forment et se déforment. Ainsi l'homme a-t-il besoin de se façonner à l'effet de vivre adéquatement en société et d'être heureux. On conçoit dès lors la culture comme une habitude, une accoutumance. Dans *métaphysiques*, Aristote (2014, p.72) estime que « l'accoutumance favorise la connaissance ». En effet, l'accoutumance, parce qu'elle relève de l'ordre du familier peut se saisir comme une habitude. Or, l'habitude qui s'incruste dans nos comportements de manière prégnante détermine nos agissements avec la plus grande force qu'elle devient quasiment plus explosive, au sens de plus expressive, que la nature elle-même finit par s'y intégrer. En clair, Aristote, en soutenant que l'habitude est une seconde nature, suggère que par l'éducation, l'homme est apte à se doter d'une nature nouvelle qui tienne compte des valeurs liées aux promesses d'une société plus humaine. Pour être ainsi homme, c'est-à-dire pour porter haut son humanité, il est indispensable pour l'individu, en tant que personne, d'éprouver l'initiation par un enseignant, des formateurs, des instructeurs, des éducateurs. Les maîtres, dans ces conditions ne peuvent être que ceux qui sont eux même nourris à la sève de la science par excellence. Mais qu'est-ce qui peut tenir lieu de science par excellence ? En portant un regard dans le viseur de l'histoire de la pensée, il est sans conteste qu'il n'y a de science qui s'impose par son caractère général et englobant qui engage et interroge l'être de l'homme que la philosophie (Aristote, 2014, p. 281).

La philosophie, en tant qu'elle se pose comme amour de la sagesse ou encore comme quête perpétuelle du savoir, se dispose à interroger le comportement avec pour finalité d'inscrire la sagesse dans les cœurs et

les esprits. Or, pour mieux se conduire, il faut un minimum de savoir. C'est ici le lieu où être et savoir semblent mieux s'accommoder. La conjonction du savoir et de l'être par le trait d'union de mot savoir-être est proprement le devoir de la philosophie. Pour avoir été envahi par la lumière de l'intelligibilité des choses ou le fond substantiel d'où elles proviennent, le philosophe se détermine par son savoir et son savoir-être car il a contemplé l'être et se donne pour mission l'implémentation de ces compétences et attitudes dans la société par sa gouvernance. En effet, les qualités personnelles liées au comportement traduisent la pleine appréhension de la philosophie elle-même comme cheminement vers la sagesse, c'est-à-dire une manière d'être qui doit promouvoir l'exaltation de la vie à travers un équilibre qui impose de ne faire du mal, ni à soi-même ni aux autres. Le philosophe, parce qu'il se tient dans l'équilibre [car la philosophie se veut être refus de tout excès], est appelé à se disposer de sorte à guider les pas de son disciple en l'aidant à se forger une opinion. L'opinion dont il s'agit, ici, c'est celle qui est à même de se laisser pénétrer par les valeurs qu'elle doit habiter et faire siennes. Ces valeurs ne sont justement des valeurs que parce qu'elles sont intrinsèquement agencement harmonieux entre savoir et vie. Déjà dans la période antique à l'ère socratique, l'enseignement de la philosophie, orienté en direction des jeunes, visait à fournir à ceux-ci les armes destinées à les initier à la vie de citoyens en les éveillant à la maîtrise de leurs discours aussi bien intérieurs qu'extérieurs, par le truchement de la dialectique ou de la rhétorique, et la maîtrise de leur comportement. Au regard de cette visée de la philosophie, il n'est pas insensé de dire que l'enseignement de celle-ci est tout simplement destinée à préparer à la vie ; laquelle vie peut-être celle d'un homme public ou celle d'un homme privé. Il importe dès lors de comprendre que la philosophie se dévoile comme un art de vivre dont les règles s'appuient sur une conception théorique et rationnelle de l'univers. Les sagesse épicurienne et stoïcienne témoignent de cet état de fait. En effet, par leurs enseignements, elles proposaient, chacune selon sa spécificité, un savoir-être qui n'est ni plus ni moins qu'un style de vie. Ce mode de vie lié aux sagesse ou arts de vivre de l'époque hellénistique reste la traduction expressive des comportements sur la base de connaissances théoriques ou spéculatives, pour une vie éthique, une quête sereine, modérée et harmonieuse du bonheur aussi bien à des moments de repli sur soi que dans notre ouverture communautaire ou sociale. À ce niveau, s'en trouve

toute faite la preuve de l'impact de l'enseignement de la philosophie sur le comportement de l'apprenant. À ce propos, la nécessité d'un comportement socialement acceptable, parce que morale soutenable, se donne comme la marche et la démarche exigées de l'enseignant. En effet, l'enseignant se prépose lui-même comme l'incarnation des valeurs, voire de la vision qu'il communique. C'est pourquoi il est de bons alois pour lui, et particulièrement pour celui qui enseigne la philosophie dans sa transversalité, de savoir se tenir, de savoir être. Cette exigence, nous la tenons comme telle du fait que « ce que les enseignants font est influencé par ce qu'ils pensent et ce que les étudiants apprennent est en partie lié aux conceptions de leurs professeurs » (C. M. Clarck et P. L. Peterson, 1986, p. 276). Et puisque la vie communautaire est confligène et davantage portée sur l'avoir au détriment de l'être selon que l'expose notre société foncièrement mercantiliste, il est loisible de se disposer à rechercher les traces des dieux en tant qu'ils incarnent la perfection. En fait, notre temps est un temps de détresse marqué par la déperdition des valeurs, conséquences d'une recherche effrénée de l'avoir au détriment de l'être (G. Marcel, 1968, p. 106). Ceux qui sont disposés à réconcilier l'homme avec lui-même et même avec la nature, ce sont les philosophes, les métaphysiciens. « Ils sont ceux des mortels qui, chantant le dieu du vin, ressentent la trace des dieux enfouis, restent sur cette trace, et tracent ainsi aux mortels le chemin du revirement » (M. Heidegger, 2016, pp. 326-327).

Si la sagesse, entendue comme perfection, n'est pas de ce monde, la philosophie en tant qu'elle est en quête de celle-ci apparaît comme le vecteur nécessaire qui peut aider à guider les individus à la citoyenneté en donnant du contenu, c'est-à-dire du sens à leur action. Parce qu'on ne vit pas seul et parce qu'« il est difficile d'exister, l'homme n'est qu'un nœud de relations » (A. Saint Exupéry, 2018, p. 96) et son agir doit viser le bien ainsi que le suggère E. Kant (1994, p. 108) : « agis de telle sorte que tu traites l'humanité, (...), toujours en même temps comme une fin, jamais simplement comme un moyen ». L'humanisme qu'implique cette philosophie du devoir inscrit dès lors le savoir-être comme une particularité philosophique qui mérite d'être enseignée transversalement dans tous les domaines de l'enseignement supérieur. Si la philosophie apparaît indispensable dans ce processus de priorisation du savoir-être, il n'est pas insensé de s'interroger quant à savoir qui est le philosophe ?

Est-ce ce docteur en philosophie ? Est-ce celui qui enseigne la philosophie ?

Ainsi, la philosophie, à travers la métaphysique, donne aussi raison de fonder le savoir-être en chaque individu. Elle permettra de coordonner les savoirs par un rôle normatif. C'est dire que la philosophie doit être cette matrice trans-disciplinaire qui donne l'occasion de regarder et d'interroger les convictions personnelles. C'est, en effet, par elle que l'enseignement supérieur devra demeurer un creuset crucial à la formation humaine d'autant que la finalité et le destinataire de tout acquis universitaire reste la société comme le lieu privilégié de son implémentation.

Conclusion

La proposition de l'enseignement transversal de la philosophie à tous les domaines de connaissance au niveau de l'enseignement supérieur est le résultat auquel notre réflexion a pu nous conduire. En effet, le constat flagrant de la mise sous l'éteignoir du savoir-être dans notre monde où le savoir et le savoir-faire sont les compétences les plus en vue fait émerger la nécessité pour l'enseignement supérieur de relever le défi du savoir-être en tant qu'attitude qui donne sens aux compétences citées. S'il apparaît pour Kant qu'on ne peut pas apprendre la philosophie, c'est justement qu'elle n'est pas une connaissance prête à l'emploi à la manière des sciences expérimentales. Elle se donne plutôt comme un instrument susceptible d'aiguiser notre approche et notre manière d'être face à toute situation, quelle qu'elle soit. Psychologiquement, elle a l'avantage de prédisposer les esprits à garder la sérénité dont le corollaire reste la paix sociale. En à point douter, toute conscience éduquée à la tempérance, à l'équilibre dans sa marche et sa démarche s'assure la maîtrise de sa volonté sur ses instincts et le maintien de ses désirs dans les limites de l'honnêteté dont l'aboutissement est la liberté et un climat social apaisé. À ce prix, l'enseignement transversal de la philosophie au niveau de l'enseignement supérieur, dont l'action se propose d'impacter tout le corps social, résonne comme l'exaltation de la vie dans l'usage équilibré des biens créés pour le bien-être grâce au savoir-être.

En somme, l'élévation des sociétés à la plénitude de l'humanité mérite de disposer de la philosophie comme moyen essentiel de forger les esprits aux fins d'impacter les habitudes. Par son déploiement et son

mode d'être rationnels, c'est elle qui se donne pour vocation de suggérer des valeurs ou un retour à ceux-ci en se constituant comme un cheminement complémentaire à ce que chacun vit dans sa propre recherche de sens et la construction de sa personnalité. C'est pourquoi il convient pour les États de faire de nouveau d'elle une affaire sérieuse dans l'optique de forger en chaque individu le savoir-être au profit des sociétés par l'enseignement transversal de la philosophie dans les champs de savoir spécialisés.

Bibliographie

- **ARISTOTE** (2014), *Métaphysique*, Trad. Jean Tricot, Paris, Éditions Les Échos du Maquis
- **CLARCK, C-M. et PETERSON Philip L.** (1986), Teachers' thought processes. Handbook on research on teaching. 3e édition. Association américaine de recherche en éducation (AERA), Londres, Collier MacMillan, p. 255 à 296.
- **HEIDEGGER Martin** (2016), *Chemin qui ne mène nulle part*, Trad. Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard
- **KANT Emmanuel** (1994), *Fondement de la métaphysique des mœurs*, traduction A. Renault, Paris, Flammarion.
- **MARCEL Gabriel** (1968), *Être et avoir*, Paris, Aubier Montaigne.
- **NIETZSCHE Friedrich** (1973), « Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement », in *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, traduction Jean-Louis Backes, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- **SAINT EXUPERY Antoine** (2018), *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard, Editions Bourlapapey,